

chés sur un amas de vignes rampantes et d'arbres rabougris, un compatriote me demanda : " Sont-ce là les *die bruder* ? "

Et un cuisinier, qui écaillait un saumon près de nous, répondit : " *Ia, ia.* "

Ces rocs jumeaux, qui se nomment *les deux Frères*, ou Sternberg et Liebenstein, sont surmontés de vieux pans de murs assombris de lierre. J'entrevis une légende.

Au milieu du douzième siècle, Liebenstein était habité par un vieillard qui y passait des jours fort tristes, en compagnie d'une jeune orpheline qu'il avait élevée, et dont la destinée lui causait de grandes inquiétudes. Ce baron songeait à ses deux fils, qui l'avaient quitté au moment où il se disposait à réaliser le rêve de ses vieux jours, une union entre l'un d'eux et son enfant d'adoption, héritière de grands biens, dont le bon seigneur s'était promis d'enrichir sa famille. Comment de tels desseins n'auraient-ils pas réussi ? Elise était belle et sage ; elle brodait comme la reine Mathilde, écrivait comme un clerc ; et, quand ses doigts errants sur la harpe accompagnaient sa voix sonore, on croyait voir sainte Cécile. Tous les indigents de la contrée mêlaient son nom à leurs prières, et les ménestrels, qui apportaient le long du Rhin le récit des grandes batailles de la Terre-Sainte, célébraient sa munificence et sa bonté.

Dès qu'elle fut en âge d'être établie, le baron confiant attendit qu'un de ses fils la lui demandât. Il avait cru deviner que le plus jeune aimait Elise plus qu'on n'aime une sœur. Quant à son aîné, calme, rêveur, et d'un naturel plus réservé, il paraissait s'en tenir à l'amitié fraternelle. Cependant, à la profonde surprise du vieux sire, les deux chevaliers se taisaient ; ce que voyant, leur père, afin de les encourager, fit construire, à la cime du rocher voisin, appelé Sternberg, un second castel ; annonçant que *Sternenfels* appartiendrait à celui des deux qui épouserait Elise.

Les terrasses, les murs, les donjons s'élevaient, chacun gardait le silence. Le père ne put y tenir plus longtemps :— La demeure d'Elise est près d'être achevée, dit-il un soir ; il faut connaître enfin qui de vous deux l'y conduira. Hermann, vous êtes l'aîné ; c'est à vous de parler d'abord.

Hermann jeta à la dérobée un coup d'œil sur Elise, qui filait au fuseau, et dont la main trembla ; il crut même s'apercevoir qu'elle avait pâli.

—Messire, dit-il en soupirant, le sort qui nous est offert serait envié à un roi, à un empereur ; le trésor placé entre nous est si précieux, tant de qualités et de grâces brillent en notre chère sœur, qu'il serait impossible à tout homme sensé de ne pas souhaiter de l'avoir pour femme ; elle plairait à tout le monde ; mais chacun ne saurait lui plaire. Mon avis est donc qu'elle choisisse entre nous celui qu'elle veut garder pour son frère, et celui qu'elle désire pour époux.

Berthold, qui se promenait tout agité dans la salle, se rapprocha tout à coup, prit la parole, et la pâleur d'Elise fit place à un incarnat très-vif.

—Mon frère, s'écria-t-il avec feu, a parlé comme Salomon. Le choix d'Elise doit trancher entre nous.

Elise baissa la tête, sembla prendre une résolution, déclara d'une voix ferme qu'elle ne se prononcerait jamais, et se retira dans son appartement. Son tact exquis avait discerné ce que n'avait point deviné le vieux baron ; elle ne voulait point changer en ennemis les deux frères.

Le lendemain, un cheval tout armé piaffait à l'entrée du castel.

Hermann, revêtu de ses armes, pria et pleura dans la chapelle du château, demandant à Dieu la force d'accomplir un généreux sacrifice.—Mon père, dit-il ensuite au vieux baron, notre souverain l'empereur a besoin de l'épée de ses soldats ; depuis assez longtemps je vis dans l'indolence, il est temps que j'aie rejoindre son armée, et perpétuer le souvenir de la gloire de nos pères. Que mon frère demeure ici, qu'il soit heureux avec elle ! pour moi, je pars.

Le vieillard surpris donna sa bénédiction à son fils, qui s'enfuit au galop sans regarder derrière lui.

Dès lors on prépara les fiançailles, et Elise reprit toute sa gaieté.

A quelque temps de là, l'heureux Berthold étant allé à Francfort acheter pour sa fiancée des bijoux moresques et des étoffes de l'Orient, revint au castel, fort animé. Une croix bleue cousue sur sa poitrine ornait son surcot.

—Eh quoi ! s'écria-t-il, mon frère se couvre de gloire, le bruit de sa témérité, de ses exploits fait retentir l'Allemagne, et je suis encore inconnu comme un bachelier ! Je veux offrir à Elise un mari digne d'elle, et la conquérir. Le tombeau du Christ est aux mains des infidèles ; les plus braves guerriers du Rhin, à la voix de Bernard, abbé de Clairvaux, ont juré de combattre le croissant ; le saint-père a reçu mes vœux et je cours à la défense du saint-sépulchre. Dieu le veut ! Dieu le veut !

C'est en vain qu'Elise pleure et le supplie, en vain le père désolé objecte son grand âge et la crainte de laisser bientôt l'orpheline sans soutien ; Berthold, enivré de l'éloquence du moine, redisait toujours : " Dieu le veut ! " Ajournant donc son mariage, il partit pour la guerre sainte.

Ainsi, le vieillard resta seul à Liebenstein avec sa pupille, et voilà pourquoi on le rencontrait, triste, découragé, appuyé sur le bras d'Elise plus triste encore, le long du chemin qui conduisait à *Sternenfels*, silencieux emblème de tant d'espérances déçues.

Ce qu'avait prévu le baron de Liebenstein arriva. Elise ferma les yeux de son père adoptif, privés de la consolation de se fixer une dernière fois sur la tête de ses enfants. Alors, Hermann fut forcé de renoncer à son exil, de prendre congé de l'empereur Conrad et de revenir au manoir paternel, où la fiancée de son frère était restée seule. Ils passèrent ainsi plus d'un an dans la situation la plus cruelle, car Elise, ne recevant aucune nouvelle de Berthold, n'osait confier ses inquiétudes mortelles à Hermann, et ce dernier, courageusement esclave de ses devoirs et de l'honneur, s'était condamné à cet éternel silence du cœur, si douloureux toujours, mais dont l'observance devenait héroïque dans un aussi long tête-à-tête.

Toutefois, il remporta sur lui cette victoire suprême, avec l'assistance de son patron et de la chaste Mère du Sauveur, au pied de laquelle il allait pleurer chaque jour. Deux ans s'étaient écoulés, lorsque Berthold revint, avec une escorte nombreuse d'écuyers, de pages du pays des Maures, et de femmes esclaves. Cette suite brillante était en l'honneur d'une jeune Grecque d'une beauté merveilleuse, que Berthold, au mépris de la foi jurée, avait épousée à Constantinople. Déjà ses messagers venaient d'apporter au château la nouvelle fatale.

A l'aspect du cortège qui s'avance, et déjà gravit la montagne, Hermann songe à son bonheur, au repos de sa vie entière qu'il a sacrifiés vainement à ce frère parjure. Cette Elise pour la félicité de laquelle il s'était immolé était trahie, insultée même par le triomphe insolent d'une rivale, dont la présence devait souiller le